

# REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr / 01 43 29 26 20  
21 rue Daviel 75013 PARIS

## Arguments des numéros à venir

La *Revue française de psychanalyse* publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail ([rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

## ANNEE 2018

### • EN SEANCE n°2018-1

Envoi des textes : 1/09/2017 – Parution : Mars 2018

« Celui qui tente d'apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que seules les manœuvres du début et de la fin permettent de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description. »

S. Freud, 1913c.

Freud, à travers cette métaphore du jeu d'échec, exprimait la difficulté de parler de la séance d'analyse et de rendre compte de sa complexité. Un siècle plus tard, la séance conserve toute sa complexité, mais s'est aussi diversifiée.

« Laissez-moi dire ce que j'ai à dire ! » « Restez tranquille, ne dites rien ! Ne me touchez pas ! » C'est avec l'acceptation des injonctions de Emmy Von N. que la séance psychanalytique est née. Et que fut ébauchée aussi, d'une certaine manière, la règle de l'association libre. Devait suivre en réponse, celle de l'écoute analytique, « l'attention en égal suspens » de l'analyste. Partie constitutive du processus analytique qui est censé s'y développer, la « situation analysante » (Donnet, 2005), mise en jeu dans la relation patient/analyste, inclut le processus avec ses contenus, objets de l'interprétation, auquel il convient d'adjoindre un non-processus : le cadre à l'intérieur duquel les variables du processus ont lieu.

La durée de la séance a été l'objet de débats importants dans la communauté psychanalytique à la suite de l'introduction par Jacques Lacan de la pratique de la scansion. À l'encontre de la position lacanienne, Jean-Luc Donnet montre combien la séance longue (45 mn) et régulière permet une véritable « transitionnalisation » de la temporalité (Donnet,

1995, p. 194), n'excluant pas les discontinuités internes à la séance et l'importance du choix du moment opportun pour l'interprétation.

La multiplicité des pratiques psychanalytiques introduit dans la séance des changements tout en gardant des invariants : la séance analytique est désormais proposée selon différents cadres (privés, publics, voire à distance), aux différents âges de la vie, du nourrisson au grand âge, individuellement ou en groupe. Bien que la référence aux topiques demeure un axe incontournable pour comprendre l'enchevêtrement et l'instabilité que connaissent aujourd'hui les repères identificatoires (différences des sexes et des générations), la diversité des pratiques (psychanalyse sur le divan, thérapie en face à face, psychodrame, thérapie de groupe, consultation, consultation mère/bébé, etc.) introduit des variations dans la nature de la séance, sa fonction, sa fréquence et sa durée. Lieu privilégié de l'écoute et de la transmission, la séance de supervision (individuelle ou collective) a, elle aussi, ses spécificités (Faimberg, 2016).

Par son architecture, le cadre assure l'existence de la séance, « somme de tous les détails de l'aménagement du dispositif » pour Winnicott (1960), le cadre constitue, selon José Bleger, le récepteur de la symbiose, invisible dans le processus, mais reposant en lui. Partie la plus régressive et psychotique du patient, elle exprime sa fusion primitive avec le corps de la mère. Le cadre analytique réincarne cette symbiose afin de la transformer (Bleger, 1980). Dans la séance, véritable « laboratoire central » (J.-B. Pontalis, 2001, p.155), l'analyste est conduit à « penser contre soi, en ne cessant de se confronter à la pensée des autres ».

Ainsi, l'identification projective d'abord conçue par Mélanie Klein (1946) comme une modalité de relation agressive à l'objet, puis comme communication primitive et normale par Herbert Rosenfeld (1988), et plus encore avec Wilfred Bion (1962), suppose que l'analyste reçoive et élabore les états mentaux, verbalisés ou non, en lien avec l'interaction des deux psychismes. James Grotstein devait parler de transidentification projective (2005) pour caractériser les identifications projectives particulièrement puissantes.

En séance, ces identifications devront être reçues dans la psyché de l'analyste qui pourrait s'éprouver dans un premier temps dépossédé de son identité, mais qui devra la retrouver pour interpréter. Ceci a pour conséquence l'influence prise par la « rêverie maternelle » et la relation contenant-contenu (Bion, 1962). La séance peut alors se dérouler à la manière d'un « rêve » au cours de laquelle les associations libres de certains patients parviennent à un flux associatif fluide. Cette pratique a été largement développée par les post-bioniens, Antonino Ferro (2000, 2008), Giuseppe Civitaresse (2008) notamment. Christopher Bollas, (2011) a proposé l'identification perceptive en mettant l'accent sur la complexité de l'organisation inconsciente, incluant également l'analyste dans la narration, de même que les modalités d'expression vocales, son et voix véhiculant affects et émotions. Où commence et où s'arrête la séance ? Quelle est l'influence du patient d'avant ou du patient d'après ? Comment aborder ce qui pourrait être considéré comme des « accidents » de séance, tant pour l'analyste que pour le patient, qu'il s'agisse de la vie quotidienne comme de la réalité socio-politique ? Les témoignages des analystes sud-américains, allemands et bien d'autres, montrent que la séance parfois pratiquée dans la clandestinité est adossée à un cadre qui peut résister aux violences du monde. Mais ces mêmes témoignages montrent aussi les limites d'une telle pratique, un régime dictatorial rend pratiquement impossible l'exercice de la psychanalyse en raison même de la nature de l'inconscient et des processus transférentiels (Urtubey de, 1999).

À partir des années 1970, Michel de M'Uzan, réfléchissant à ce qui se passe « pendant la séance » (1989), retrace les différentes phases de l'activité psychique de l'analyste, jusqu'à l'accueil du patient au-dedans de soi appelant l'auto-observation d'une partie de son moi transformé par cette admission (1994). De M'Uzan – qui va jusqu'à assimiler la séance analytique à une zone érogène – s'attache particulièrement à l'activité paradoxale, aux moments de dépersonnalisation, tant chez le patient que chez l'analyste, pouvant transformer la séance

en « une créature fabuleuse qui englobe tous les participants » (2003, p. 434), la « chimère ». Les patients, souligne de M'Uzan, parlent de « leur » séance comme d'un être vivant ; cette conception de la séance comme un « scandale économique » devant libérer l'énergie nécessaire à un nouvel investissement.

De leur côté, César et Sára Botella s'attachent à ce qu'ils appellent « le problème de la régression formelle de la pensée et de l'hallucinoire », donnant lieu à une communauté de régression ou « travail en double », analogue au travail du rêve, pouvant parvenir jusqu'à la trace originaire du manque, négatif du trauma. Faut-il considérer que l'hallucinoire permet alors l'élaboration, dans la cure, de ce qui était resté jusque-là non représentable (2004) ?

La cure-type connaît différents modèles, convoquant chacun un nombre de séances hebdomadaires différent, des six séances pratiquées par Freud aux quatre ou cinq séances du modèle Eitingon ou aux trois séances du modèle français. Chacun tente le meilleur compromis possible entre ce qui est conçu comme un temps permettant une transformation psychique en profondeur et les exigences changeantes de la réalité sociale (temps, argent). À côté de la séance d'analyse, on pourra se demander quelles sont les spécificités de la séance du psychodrame, des thérapies de groupe, de la psychothérapie psychanalytique corporelle. Le corps, les sensations n'y jouent pas le même rôle, la nature de la parole, le rapport à l'action et à la motricité sont différents, comme ils le sont dans la séance analytique avec l'enfant ou avec un patient psychotique. Les séances d'analyse avec les enfants regorgent de cette mobilité agie, de même celles avec les adolescents, aux prises avec leur solitude qui questionnent l'analyste et ses idéaux avec les images énigmatiques glanées au hasard des rencontres des objets numériques. Face à l'éventail des défaillances de la symbolisation (Gibeault, 2010 ; Brun, Roussillon, 2014) ne convient-il pas de considérer la séance, et sa tâche de psychisation, voire sa construction, comme fondamentale ? Mais aussi, comment considérer l'impact transformationnel d'une séance hebdomadaire, le plus fréquemment utilisé en psychothérapie ?

Comment, enfin, rendre compte d'une séance ? « Quel gâchis que nos reproductions, écrivait Freud à Jung, comme nous mettons lamentablement en pièces ces grandes œuvres d'art de la nature psychique ! » (30 juin 1909) Comment un procédé narratif, par essence externe et en après coup, peut-il rendre compte de la situation intime vécue entre patient et analyste dans un bureau d'analyste ? À propos de ce qui se passe dans la séance analytique, Bion disait : « nous ne pouvons parler que de ce que l'analyste ou le patient a le sentiment de vivre, de son expérience émotionnelle que je désigne par T. » (Bion, 1970). Qu'en est-il alors de cette translation pulsionnalité/émotionnalité ? Si elle peut caractériser un aspect important de la psychanalyse contemporaine, la réalité de la séance elle-même ne se donne que dans l'après-coup.

Béatrice Ithier  
beatriceithier@yahoo.fr

Hélène Suarez-Labat  
suarezlabath@hotmail.com

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bion W., *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 1962.

Bion W., *L'Attention et l'Interprétation*, Paris, Puf, 1970.

Bleger J., *Symbiose et Ambiguïté*, Paris, Puf, 1980.

Bollas Ch. (2007), *Le Moment freudien*, Paris, Ithaque, 2011.

- Botella C., et S., *La Figurabilité psychique*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 2004.
- Brun A., et Roussillon, R., *Formes primaires de symbolisation*, Paris, Dunod, 2014.
- Donnet J.-L., Sur l'institution psychanalytique et la durée de la séance, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 19, 1979, p. 241-259 ; *Le Divan bien tempéré*, Paris, Puf, 1995.
- Donnet J.-L., *La Situation analysante*, Paris, Puf, 2005.
- Faimberg H., L'écoute de l'écoute, in L. Danon-Boileau (dir.) *Des psychanalystes en séance*, Paris, Puf, 2016.
- Ferro A. (1996), *La Psychanalyse comme œuvre ouverte*, Toulouse, Erès, 2000.
- Ferro A. (2007), *Éviter les émotions, vive les émotions*, Paris, Ithaque, 2014.
- Gibeault A., *Les Chemins de la symbolisation*, Paris, Puf, 2010.
- Grotstein J. (2005), *Un rayon d'intense obscurité*, Paris, Ithaque, 2016.
- Klein M. (1946), Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966.
- M'Uzan M. de, Pendant la séance, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 40, 1989, p. 147-163.
- M'Uzan M. de, *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994.
- M'Uzan M. de (2003), La séance analytique, une zone érogène ?, *Revue française de psychanalyse*, n° 2, p. 431-439.
- Pontalis J.-B., Le laboratoire central, *Revue française de psychanalyse*, numéro Hors-Série sous la direction d'A. Green, 2001, p. 311-317 ; *Le Laboratoire central*, Paris, L'Olivier, 2012.
- Rosenfeld H. (1988), *Impasse et interprétation*, Paris, Puf, 1989.
- Urtubey L. de, *Aux sources de l'interprétation*, Paris, Puf, 1999.
- Winnicott D. W., La théorie de la relation parent-enfant, *International Journal of Psychoanalysis*, 1960, p. 585-595.

## • L'IMPATIENCE n°2018-2

Envoi des textes : 1/11/2017 – Parution : Mai 2018

L'impatience n'est pas un concept analytique, elle n'apparaît ni dans le Vocabulaire de Laplanche et Pontalis, ni dans l'Index thématique d'Alain Delrieu. Sa définition elle-même est curieusement formulée : une fois repérée comme trait de personnalité, une fois soulignée la tendance à agir qu'elle implique, elle est essentiellement cernée en négatif, c'est à dire en termes de « manque de... » et d'abord « manque de patience » ! Plusieurs perspectives sont alors annoncées : d'une part, l'incapacité à se contenir soi-même apparaît dans ses synonymes, la fougue, l'impétuosité, la pétulance ; d'autre part, le manque de patience pour supporter quelque chose ou quelqu'un d'autre, avec comme synonymes l'agacement, la colère, l'énervement, l'exaspération. Et enfin, le manque de patience pour *attendre* quelqu'un ou quelque chose, avec les synonymes, avidité, empressement, désir, fièvre. « Irritation » revient le plus souvent dans les dictionnaires pour signaler la composante nerveuse que produit l'impatience dans ses manifestations symptomatiques : une agitation du corps et de l'esprit qui vient répéter et dénoncer l'impuissance à assurer le contrôle de l'un et de l'autre. Cette approche préliminaire tend à mettre en évidence les qualités négatives de l'impatience, et nous n'y avons pas dérogé, en commençant cet argument par « L'impatience n'est pas... »

On peut attribuer cette tendance à la composition du mot : le *im* de impatience étant un privatif, la patience pourrait être première et l'impatience seulement son avers et le contraire de la vertu ! Car la patience est une vertu, tout le monde le sait, et devient suspecte par là-même - en tout cas pour les psychanalystes- puisqu'elle s'érige nécessairement contre d'autres penchants, plus naturels ou plus sauvages.

Bizarrement, le mot « excitation » n'apparaît pas dans les définitions communes de l'impatience et pourtant, c'est bien celui qui vient le plus immédiatement si on en cherche des résonances psychanalytiques puisque le point de vue économique s'impose d'abord aussi bien dans l'attraction difficile à freiner que dans le rejet, tout aussi débordant. L'irritation pourrait bien être le produit de l'excitation : une irritation psychique (et non plus seulement nerveuse) qui stigmatise un état d'attente, d'alerte, une irritation érotique ou agressive déterminés par l'objet qui semble se constituer comme point d'ancrage essentiel, sans doute du fait de la nature pulsionnelle de ses fondements. Etre impatient, tout court, ne signifie pas grand-chose, sauf à vouloir décrire un trait de caractère : le complément (d'objet) est indispensable et cette exigence est la cause même de l'accroissement de son intensité qui pourrait pousser à la décharge

motrice, l'action, l'agir. Mais n'est-ce pas justement aller trop vite ? L'impatience et la nécessaire présence d'objets qu'elle implique n'appellent-elles pas régulièrement la représentation ? Représentations d'attente d'un objet de désir ou de rage (plus que de haine d'ailleurs), un fantasme, une scène... bref une articulation plus ou moins aisée de l'économique et du dynamique ? Jusqu'à quel point l'impatience n'a-t-elle pas à voir aussi, cette fois dans une perspective winnicottienne, avec l'utilisation de l'objet ? Sa mise à l'épreuve, sa résistance à l'excès et à la précipitation témoigneraient alors de la capacité de l'analyste à la reconnaître, à l'endurer, à survivre ?

Les analystes, comme les auteurs de dictionnaires, convoquent les antonymes, fidèles aux couples d'opposés qui constituent l'armature de la pensée et de la métapsychologie freudienne. Si l'impatience est le contraire de la patience, ce sont d'autres mots qui surgissent pour en préciser les déclinaisons : lorsqu'elle suggère la révolte, c'est la soumission qui vient la contredire, lorsqu'elle témoigne d'une contenance malaisée, les antagonistes deviennent la nonchalance et l'indolence comme si seule l'impatience était capable de rendre compte de la force des désirs et que l'indifférence s'emparait de ses opposés, jusqu'au risque de désinvestissement ?

Cependant, dans l'analyse, d'autres composantes surgissent : l'impatience est une autre face de l'attente, dont on peut penser qu'elle peut se qualifier de manière plurielle et contrastée. Plus précisément, il nous faudrait distinguer l'attente patiente (la plus convenue et surtout la plus connue) et l'attente impatiente, celle-ci à la crête même de la chose et de son contraire, ce qui nous intéresse évidemment ! En première instance, l'impatience résiste au détour exigé par la démarche épistémologique et par la clinique même de la cure. Elle pourrait s'inscrire dans la logique du principe de plaisir, contre celui de la réalité mais l'affaire serait sans doute trop simple : cette construction est cohérente au regard de la première topique et de la première théorie des pulsions, elle est infléchie par les usages courants qui la déportent, il faut insister, du côté d'une quête voire d'une assurance de satisfaction ; on pourrait même penser en effet que le courant majeur de l'impatience est entraîné dans la réalisation hallucinatoire du désir. Mais le climat change avec le tournant topique et économique : l'impatience pourrait alors se mettre au service de la compulsion de répétition, de la tendance à agir plutôt qu'à penser ou rêver, elle pourrait pousser vers l'acte en entretenant le leurre d'un soulagement purement économique. L'impatience, comme la patience qui tente de la traiter, est une des voies royales d'expression de l'excitation : le rêve et ce qu'il détient de pouvoir dans l'analyse en est un objet privilégié – et le transfert aussi.

Cela nous intéresse chez les analystes : ceux qui sont comme hors temps réel, qui tolèrent l'impatience et ne sont pas agrippés au changement manifeste, ceux qui ne croient pas qu'en un mois ou un an, la psyché de leur patient pourrait être révolutionnée, ceux-là ne sont pas emprisonnés dans un excessif souci d'efficacité. Ils ne se laissent pas emporter par la pression des symptômes et le défi actuel porté à la psychanalyse notamment dans le champ des troubles « visibles » qui affectent le comportement.

Les traductions psychopathologiques se multiplient désormais : les enfants turbulents ne sont-ils pas impatientes ? Et voilà que la nostalgie du mot nous prend car d'impatience on parle infiniment moins que d'hyperactivité, qui stigmatise une coupure entre le comportement et la psyché. L'impatience a pour mérite de reconnaître les sources internes de l'émoi, elle qualifie un état de la vie intérieure qui s'ex-prime.

Lorsqu'elle prend ses formes les plus connues de la psychanalyse, elle appelle inéluctablement le mouvement maniaque dans les bouleversements de l'urgence qui l'habite et la presse. À moins de coloniser les commencements amoureux : l'impatience d'aimer n'est-elle pas l'évidence même de l'amour ?

Oui, l'impatience est liée aux mouvements pulsionnels, aux états d'affects et au temps. Il existe une bien jolie cantate de Jean-Philippe Rameau qui s'intitule « L'impatience », écrite en 1720 pour une voix de ténor et une viole avec basse continue. L'argument en est banal, un amant attend sa bien-aimée dans un bois au petit matin, et l'attente excite son impatience : peut-être faut-il citer ces paroles naïves, voire un peu mièvres justement parce qu'elles témoignent d'un autre temps, celui de la musique baroque et d'une impatience qui se conjugue à l'attente sans en constituer l'inverse.

*Ce n'est plus le poids de ma chaîne*

*Qui me fait pousser des soupirs*

*La seule attente des plaisirs*

*Fait à présent toute ma peine ?*

...

*L'amour ne fait point d'offense*

*Quand il rend les amants heureux.*

*Il songe à redoubler par mon impatience*

*Le doux plaisir qui doit suivre mes vœux.*

Cette évocation nous importe pour une raison simple : elle met en évidence les vertus de l'impatience, sa place première, l'intensité qu'elle souligne, le désir qui l'anime et en ce sens, le poète pourrait, une fois encore, anticiper la psychanalyse !

Du côté de la méthode analytique, l'impatience n'est pas bienvenue même si elle est un hôte régulièrement présent au rendez-vous. Freud ne cesse de le répéter dans ses mises en garde. Peut-être parce qu'il a fait lui-même l'expérience de ses dérives : d'abord avec l'hypnose et la suggestion, deux façons d'obtenir immédiatement ce que l'on cherche... et puis avec les hystériques lorsqu'il s'acharne à leur arracher ce que le refoulement garde secret : « Il faut, écrit Freud à Fliess le 25 Mai 1897, déterrer le caractère infantile du patient, il faut le faire plier, « lui jeter l'interprétation à la figure ». Cet affrontement brutal, sans doute déterminé par l'urgence à prouver le bien-fondé des intuitions et des convictions scientifiques, sera plus tard abandonné pour une patience infinie, une attente mesurée, une endurance à toute épreuve. La découverte des résistances ne tient-elle pas à la mise en échec de l'impatience ? Et l'élaboration de la technique, si insistante quant à la nécessité d'attendre, de ne pas se précipiter, de ne pas lancer « triomphalement » des interprétations trop précoces et donc inefficaces, incite, bien plus tard à la sagesse voire à l'attentisme : « Quand vous aurez trouvé les interprétations justes, une nouvelle tâche se présente à vous. Il vous faut attendre le moment opportun pour communiquer votre interprétation au patient » (Freud, 1926e, p. 89)

La perlaboration, cette opération majeure dans la cure, offre le contrepoint absolu de l'impatience à dire, de l'empressement à dévoiler. Poursuivre, persévérer, c'est bien l'idée dominante de Freud en 1914. Ne pas se contenter de la désignation des résistances et de leur interprétation si satisfaisante soit-elle (pour l'analyste !) car « en donnant un nom à la résistance, on ne la fait pas pour cela immédiatement disparaître. » (Freud, 1914g, p. 114)

La phase de la perlaboration qui suit, dans les meilleurs moments de l'analyse, l'identification des résistances, doit advenir associativement, pour que le sens donné trouve son écho. Il y a une contrainte de latence, parce que l'analysant se heurte à ce qui fait obstacle et opposition, parce qu'un temps intérieur lui appartient pour pouvoir découvrir ce qui est en cause à travers ses empêchements, son agrippement au familier, son attirance pour la répétition du même.

Les analystes seraient-ils alors soumis à l'obligation d'attendre et seulement d'attendre ? Assignés à résidence en quelque sorte, dans une passivité requise après l'effort et l'impatience de devinement, de construction, de proposition de sens. Quels rapports de force, quels rapports de sens, quels rapports de temps entre eux deux ? Ceux-là même qui font la trame ou le drame

du transfert ! Ils sont minutieusement convoqués dans ce labeur marqué par la lenteur, par la durée, et comme fixé, rivé à une topique réfractaire au déplacement. La leçon de Freud est claire, avec sa note de consolation : ne soyez pas déçu, plus tard, vous verrez ... Comme un père dit à son enfant « Tu verras quand tu seras grand ! »

A entendre comme promesse, comme investissement du futur, mouvement libidinal plein et non arrêté sur constat d'impuissance. Il n'y a pas de magie de l'analyse, il n'y a pas de dressage de l'inconscient par le verbe qui le parle, pas de « lève-toi et marche ! » qui assurerait le pouvoir de la parole sur une psyché paralysée de résistances. C'est ce message qui peut être entendu dans les mots de Freud, l'idée que l'analyse n'est pas une entreprise maîtrisante et que même la pensée et le sens qui l'animent ne peuvent, dans l'immédiateté d'une toute-puissance illusoire, avoir tout à fait raison de l'inconscient.

« L'apprentissage de la patience », selon la formulation d'André Beetschen (1986) inscrit une conflictualité paradoxale pour l'analyste car il faut bien que l'excitation demeure pour elle est le moteur de la cure ! Il faut bien, alors, que l'impatience persiste, qu'elle maintienne l'étincelle de la découverte soudaine, de la mise en sens brutale, de l'émergence d'affects flamboyants, il faut bien qu'elle soit là pour qu'adviennent les moments de colère ou d'élation, de déception ou de jubilation ou tout simplement de plaisir et de déplaisir, grâce à la mobilité pulsionnelle du transfert et de ses empressements.

Catherine Chabert  
Rédactrice invitée  
catherine@chabert.org

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Beetschen A., Une patience déliée, L'attente, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 34, 1986, p. 65-85.
- Freud S. (1914g), Remémoration, Répétition, Perlaboration, *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 2004.
- Freud S. (1926e), *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, « Folio/Essais », 1985.
- Freud S. (1950a), Lettre à Fliess, 25 mai 1897, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 179-182.

## • L'AUTOEROTISME EN DEFAUT – numéro Deauville

Envoi des textes : 1/01/2018 – Parution : Juillet 2018

Ce numéro s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail ([rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)).

### *L'autoérotisme en défaut*

*L'autoérotisme est la clé de voûte de la théorie de la sexualité, en tant que dimension spécifique de la sexualité humaine.*

Jean Gillibert

Bien qu'omniprésent dans la vie psychique, sous différentes formes, et à toutes les époques de la vie, l'autoérotisme – aussi bien en tant que concept que sur le plan clinique –, n'a guère suscité de travaux qui lui soient spécifiquement consacrés.

Dans l'œuvre de Freud, même si la notion apparaît en filigrane dans nombre de textes, les occurrences du terme ne sont pas nombreuses, environ vingt-cinq. Curieusement, le terme disparaît du vocabulaire freudien après sa dernière apparition en 1919. En France, depuis le numéro de la *Revue française de psychanalyse* qui rendait compte du *Congrès des psychanalystes de langue française* de 1977 où Jean Gillibert avait présenté un rapport fleuve sur le sujet, très peu d'articles ont été publiés, et pas davantage dans la littérature internationale<sup>1</sup>.

La notion est pourtant centrale dans la pensée de Freud, centrale mais embarrassée. Il tient à une idée, qui lui vient très tôt, et deviendra récurrente, selon laquelle l'autoérotisme est d'abord la capacité d'une satisfaction sexuelle limitée, à partir d'une zone corporelle localisée : « Parmi les couches sexuelles les plus profondes est celle de l'autoérotisme qui n'a aucun but psychosexuel et n'exige qu'une sensation capable de se satisfaire localement » (Freud, Lettre à Fliess, 9 décembre 1899). Les échographies d'aujourd'hui, pratiquées pendant la grossesse, qui montrent que le fœtus suce son pouce alors qu'il ne connaît pas la faim, pourraient lui donner raison. Il faudrait alors inverser la théorie de l'étayage : c'est parce que cela lui donne du plaisir que l'enfant tète ; le plaisir à la tétée serait la rouerie de l'autoconservation, comme le plaisir sexuel est la rouerie de l'espèce pour assurer sa reproduction. Freud suppose dès le début des « rapports particuliers [entre] l'autoérotisme [et]

---

<sup>1</sup> Le *PEP Archiv* recense 11 articles incluant *autoerotism* dans leur titre contre, par exemple, 452 se référant à *narcissism*.

le moi primitif... » (Freud, Lettre à Fliess, *ibid*). Constitution du moi et autoérotisme auraient-ils partie liée ?

Le rapport autoérotisme et lien à l'objet apparaît dans *Trois Essais*... Freud maintient à la fois son idée de fonctionnement autonome de zones spécifiques : « [...] la pulsion n'est pas dirigée vers d'autres personnes ; elle se satisfait sur le corps propre de l'individu, elle est *autoérotique* [...] » (Freud, 1905*d*, p. 104), tout en faisant intervenir, très tôt dans la vie, à propos du suçotement, le rôle de l'objet : il y a là dit-il « recherche d'un plaisir déjà vécu et désormais remémoré [...] Nous dirons que les lèvres de l'enfant ont tenu le rôle d'une *zone érogène*... » et que « ...la pulsion sexuelle avait, dans le sein maternel, un objet sexuel à l'extérieur du corps propre. » Freud va ainsi inverser sa position sur l'autoérotisme : la pulsion sexuelle est d'abord liée à un objet, le sein maternel, et ne devient autoérotique que secondairement : « à l'époque où il devint possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction. En règle générale la pulsion devient alors autoérotique, et ce n'est qu'une fois le temps de latence passé que le rapport originel se rétablit » (1905*d*, p. 165). Freud considère donc que pendant la période de latence, la pulsion sexuelle perd son lien direct à l'objet maternel et devient autoérotique, secondairement autoérotique. Cependant le fait de se « former la représentation globale de la personne » implique la constitution d'un objet psychique. Il s'agit alors d'un autoérotisme psychiquement habité, sinon adressé. L'une des façons dont l'autoérotisme serait « en défaut » proviendrait des vicissitudes de la constitution d'objets internes liés aux activités autoérotiques, et donc de l'insuffisance de la contrepartie psychique de ces activités.

Si l'on considère que « la masturbation est la forme autoérotique de la sexualité » (Tausk, 1951), on peut envisager celle-là sous deux angles : une masturbation vide de représentations, elle répondrait alors au modèle de la sensation auto-provoquée sans lien à un objet présent ou remémoré, autoérotisme élémentaire de la satisfaction « locale », et une masturbation objectalisée, liée à un objet ou des objets internes. De ce point de vue, il faut noter que la relation sexuelle avec une autre personne convoque aussi les objets internes déjà constitués et que l'autoérotisme objectalisé y tient nécessairement une grande place. Tausk dans sa contribution au « Symposium sur l'onanisme » indiquait que c'était « la superstructure psychique » qui donnait sa valeur à une activité sexuelle : « Le critère qui détermine si un acte sexuel est soit masturbatoire soit une relation sexuelle n'est pas fourni par la forme extérieure du comportement sexuel mais par la superstructure psychique du processus physique » (Tausk, *ibid*).

En cas de défaut de développement d'une superstructure psychique favorable à ses activités sexuelles et à un autoérotisme nourri de ses relations antécédentes, un sujet, à la recherche d'une satisfaction, peut être asservi à la présence nécessaire d'une autre personne. La dépendance à la relation avec une personne ou un objet extérieur serait ainsi la contrepartie d'un défaut d'intériorisation de représentations d'objets aimés.

Le titre de l'article de César et Sará Botella, « Sur la carence auto-érotique du paranoïaque » évoque cette dépendance : « Tout en abhorrant sa dépendance absolue, il s'enchaîne à son objet pour ne plus jamais sombrer dans les ténèbres du non-objet ou dans la folie des autoérotismes dispersés » (Botella, 1982, p. 79). Cette formule d'« autoérotismes dispersés » apporte un complément important à l'une des premières propositions de Freud sur les rapports de la paranoïa et de l'autoérotisme : « La paranoïa redéfinit les identifications [...] et scinde le moi en plusieurs personnes étrangères. Voilà pourquoi j'ai été amené à considérer la paranoïa comme la poussée d'un courant auto-érotique » (Freud, Lettre à Fliess, 9 décembre 1899). Ainsi nous ajouterions aujourd'hui : ... d'un courant autoérotique dispersé, désorganisé.

Cette « faille autoérotique » dont parlent César et Sará Botella est aisément constatable dans bien d'autres formes de psychopathologies, la phobie par exemple ; l'agoraphobe qui ne peut sortir seule dans la rue a besoin, pour échapper à la désorganisation, soit de l'investissement de son « claustrum » familial, soit de l'accompagnement exigé d'une amie. Hélène Deutsch a indiqué que la personne en question ne représente pas seulement le parent protecteur mais le parent inconsciemment haï dont la présence sert à nier des fantasmes inconscients de destruction. La « relation allergique à l'objet » de Pierre Marty et Michel Fain, définie par sa dépendance à la présence d'une autre personne, pourrait être vue sous le même angle d'un « carence autoérotique ». Ne peut-on penser que les procédés auto-calmands décrits par Claude Smadja et Gérard Szweck dérivent d'un empêchement autoérotique substituant des activités d'emprise et d'auto-emprise à l'autoérotisme ? Peut-on penser que nombre de passages à l'acte, scarifications, intoxications diverses, conduites perverses et actions éventuellement violentes contre autrui puissent être liées à la bascule des investissements dans le registre de l'emprise faute d'une issue en direction de l'autoérotisme et de la satisfaction ?

Dans *Sur l'origine de la "machine à influencer" dans la schizophrénie*, Tausk avance l'idée que l'apparition de « la machine à influencer » – projection du corps du sujet – est le résultat d'une régression à un stade où le corps entier est vécu comme une « partie génitale », où « le moi devient un être sexuel diffus ». Il relie cette situation psychique à ce qu'il appelle

« le complexe intra-utérin », fantasme de retour au corps maternel, au « désir de l'homme de se glisser entièrement dans les parties génitales d'où il vient, refusant de se donner à lui-même la moindre satisfaction ». Le refus de tout autoérotisme prend ici une place centrale. En filigrane, Tausk introduit l'idée que le développement de la sexualité et du moi s'appuie sur celui de l'autoérotisme ; ce serait l'autoérotisme qui permettrait l'appropriation des zones sexuelles par le moi. Faute de quoi le moi reste « subordonné à une volonté étrangère » celle d'une sexualité sur laquelle il n'a pas de maîtrise. La psychose s'originerait-elle dans une carence autoérotique profonde ?

« Les rapports particuliers de l'autoérotisme avec le moi primitif » évoqués par Freud ne seraient-ils pas de l'ordre d'une construction réciproque de l'un et de l'autre ou, si l'on veut, deux aspects d'un processus d'auto-organisation du moi ?

Mais l'autoérotisme considéré ainsi constitue un pilier du fonctionnement psychique. Le passage de l'autoérotisme de la période de latence à l'exercice de la sexualité avec une autre personne comporte une dimension d'autoérotisme appliqué. Le monde des objets transitionnels se développe par transposition d'activités autoérotiques sur des objets « non moi », les imitations, le jeu, les activités sublimatoires ont une dimension autoérotique et cela « dès le début » (Baladacci, 2005), d'où dérivent les investissements du champ culturel. Le plaisir au fonctionnement psychique souligné par Evelyne et Jean Kestemberg n'est-il pas essentiellement autoérotique ?

Ne peut-on pas considérer également que le processus psychanalytique soutient la restauration ou le développement d'un autoérotisme efficient, gage d'une certaine indépendance ?

Paul Denis  
paul.denis5@wanadoo.fr

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baldacci J.-L., « Dès le début »... La sublimation », *Revue française de psychanalyse*, 5, vol. 69, 2005.
- Botella C. et S., Sur la carence auto-érotique du paranoïaque, *Revue française de psychanalyse*, 1, vol.47, 1982, p. 63-79.
- Freud S. (1905d), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- Tausk V. (1919), *Sur l'origine de la "machine à influencer" dans la schizophrénie*, *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 1976.
- Tausk V., On masturbation (1912), *Psychoanal. Study of the Child*, 6, 1951, p. 61-79 ; *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 1976.

## • LACAN AUJOURD'HUI n°2018-4

Envoi des textes : 1/04/2018 – Parution : Septembre 2018

### *Lacan aujourd'hui*

Pourquoi un numéro de la *Revue française de psychanalyse* sur Jacques Lacan aujourd'hui ? En proposant ce thème nous avons conscience d'ouvrir un champ très large de questions, possible boîte de Pandore, tant serait grand le risque de réveiller ainsi des polémiques passionnées. Ces polémiques sont issues des désaccords profonds qui ont abouti à la scission de 1953, mais remarquons que très vite, dès son élection comme titulaire de la SPP en décembre 1938, les réticences n'ont pas manqué, liées surtout à l'obscurité de sa langue. Celle-ci était considérée par Édouard Pichon comme une « cuirasse » et cela même si Lacan lui paraissait l'« un des esprits les plus brillants de la jeune génération psychiatrique française » (Pichon, 1939). Sans revenir sur les événements et raisons ayant entraîné la rupture institutionnelle, il apparaît que de nombreux points de désaccord irréductible persistent concernant à la fois la technique et la théorie, notamment : la scansion et les séances brèves, apparaissant comme des pratiques transgressives et susceptibles d'entraîner emprise et instrumentalisation du transfert ; le langage, souvent hermétique et qualifié parfois d'abscons ; les ouvertures pas toujours rigoureuses vers les domaines connexes, anthropologie, philosophie, linguistique ; la fascination pour le maître, voire l'allégeance à sa personne ; la question de la formation de l'analyste suggérée dans la formulation : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même. »

Évoquer ces points, c'est rappeler la *séduction* exercée par Lacan et par sa pensée, bien au-delà du milieu analytique, mais aussi du même coup, l'ambivalence, le rejet, voire la *diabolisation* dont il a pu être l'objet, et aussi l'indifférence ou, souvent, la méconnaissance pour de plus récentes générations d'analystes. On aurait ainsi d'un côté les freudiens, de l'autre les lacaniens, qui d'ailleurs s'estiment tout aussi freudiens que les autres, mais héritiers d'un Freud qui ne pourrait désormais se lire qu'à partir de la relecture faite par Lacan. Et pourtant, nous sommes tributaires de ce « retour à Freud » dont Gilbert Diatkine souligne qu'il fut souvent un « aller », à une époque où Freud était encore peu traduit en français. Si nous ne pensons pas qu'il faille lire Lacan pour lire Freud, la lecture de Lacan fait partie intégrante de l'héritage post-freudien.

Il nous semble donc opportun de tenter de réévaluer l'héritage de Lacan, à distance des événements et de la passion qui les a accompagnés. En effet, outre la méfiance à avoir pour tout

interdit de penser, nous constatons l'importance de la mouvance lacanienne, aujourd'hui, dans les milieux psychanalytique, psychiatrique, universitaire et intellectuel, ainsi que la réalité de son influence chez les psychanalystes non lacaniens, au-delà des différentes scissions. Qu'ils aient été ou non ses élèves, qu'ils l'aient ou non suivi, qu'ils l'aient ou non critiqué – et pour certains violemment –, la plupart des analystes contemporains de la scission de 1953 se sont confrontés à ses théories (Anzieu, Aulagnier, Zaltzman, Donnet, Green, Rosolato, Laplanche, Pontalis et d'autres). Autour de l'héritage de la linguistique, du structuralisme, autour des rapports entre langage et inconscient, de la place du désir et de la conception du sujet, des débats se sont noués entre Lacan et des philosophes et anthropologues, notamment à propos de la thèse d'un inconscient « structuré comme un langage » (Lacan, 1966, p. 838 et 866 ; 1973, p. 28) qui a fait la célébrité de Lacan et lui a accordé le statut du plus philosophe des psychanalystes, au risque d'inféoder l'inconscient à l'« ordre symbolique » (Enaudeau, 2017).

À l'heure actuelle, des débats ont lieu et un dialogue fécond s'est déjà établi entre certains psychanalystes lacaniens et non-lacaniens au sujet de désaccords théoriques ou techniques, concernant notamment le contre-transfert, la compréhension du réel, la nature du moi, la notion de jouissance. Or n'est-ce pas en creusant et interrogeant ces désaccords ou ces perplexités que la psychanalyse peut rester vivante, clarifier ses concepts, faire évoluer ses pratiques ?

La psychanalyse, en France et dans le monde, traverse une période de crise qui devrait précisément nous amener à interroger nos capacités de résistance et de fédération au sein de, mais aussi entre sociétés savantes ou institutions de soin. Et si des lignes de clivage restent vivaces, justifiées souvent par certaines pratiques inacceptables, clivage qui ne se réduit pas à l'appartenance ou non à l'API ou à la question de la scansion, la défense de la psychanalyse est un souci commun. On ne peut nier l'influence de Lacan en France et à l'étranger, comme l'importance de sa pensée. De plus, certaines positions théoriques et cliniques, empreintes ou issues de Lacan, dans leur outrance, peuvent nous aider à prendre conscience d'un impensé dans nos institutions psychanalytiques ou psychiatriques, touchant à des positions sectaires, dogmatiques, des pratiques perverses d'emprise, dans les cures et plus encore dans la transmission. Ces pratiques, bien au-delà de ce que l'on attribue à Lacan, auraient à voir avec le statut particulier de la psychanalyse, ce qui reste en elle du pouvoir de l'hypnose, l'écart entre ses prétentions et la réalité de son savoir.

Toutes ces questions doivent donc être posées et on doit pouvoir envisager une issue à ce clivage et à ses effets réducteurs, s'autoriser à penser la place qu'occupent aujourd'hui Lacan et sa pensée pour des analystes, lacaniens ou non, pour des écoles analytiques qui ne se revendiquent pas forcément d'une filiation lacanienne mais sont néanmoins issues des différentes scissions et des choix faits autour de Lacan. Des points théoriques et cliniques spécifiquement lacaniens font l'objet, sinon d'une reconnaissance partagée par l'ensemble des psychanalystes, du moins d'une fécondité heuristique et clinique. L'attention actuelle portée sur le trauma n'est pas sans rapport avec le concept lacanien de réel, sur l'accent qu'il a mis sur les mécanismes de défense (forclusion et déni versus refoulement). De même, la mise en évidence par Lacan de « la chose » et de la part d'énigme qu'elle recèle est un point de confrontation avec les réflexions sur le moi, et sur l'inconscient du moi, pour ne rien dire de ce qui peut s'élaborer autour de l'image et de l'imaginaire ou de l'analyse de la psychose. Nous souhaitons, à travers ce numéro, ouvrir le débat et mettre à l'épreuve le pari d'une confrontation féconde autour de quelques thèmes qui nous paraissent essentiels : théorie et pratique de la cure et de la formation (le travail des sociétés) ; pratique en institution ; place dans la culture.

Aline Cohen de Lara

[aline.cohendelara@orange.fr](mailto:aline.cohendelara@orange.fr)

Benoît Servant

[benoit.y.servant@wanadoo.fr](mailto:benoit.y.servant@wanadoo.fr)

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Diatkine G., *Jacques Lacan*, Paris, Puf, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1998.

Enaudeau C., Du langage de l'inconscient : Lyotard et Lacan, in C. Enaudeau et F. Fruteau de Laclos (dir), *Lyotard et le langage*, Paris, Klincksieck, 2017.

Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

Lacan J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964], Paris, Le Seuil, « Points Essais », 1973.

Pichon E., La famille devant M. Lacan, *Revue française de psychanalyse*, n°1, 1939.

## ANNEE 2019

- LE REGARD n° 2019-1

Envoi des textes : 1/09/2018 – Parution : Mars 2019

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> septembre 2017

- IDENTITES n° 2019-2

Envoi des textes : 1/11/2018 – Parution : Mai 2019

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> novembre 2017

- THEME A VENIR – numéro Deauville n° 2019-3

Envoi des textes : 1/01/2019 – Parution : Juillet 2019

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2018

Ce numéro s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail ([rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)).

- INFINI ET ILLIMITE n° 2019-4

Envoi des textes : 1/04/2019 – Parution : Septembre 2019

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> avril 2018

- LA BISEXUALITE n° 2019-5

Envoi des textes : 1/07/2019 – Parution : Décembre 2019

Calibrage : 15 000 signes max.

Seuls les inscrits au Congrès peuvent proposer un texte

## ANNEE 2020

- LA PRECOCITE n° 2020-1

Envoi des textes : 1/09/2019 – Parution : Mars 2020

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> septembre 2018

- DEUX n° 2020-1

Envoi des textes : 1/11/2019 – Parution : Mai 2020

Argument disponible à partir du 1<sup>er</sup> novembre 2018